

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

BUREAUX: RUE NAIN, 1.
Roubaix, Tourcoing:
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44.
L'abonnement continue, sauf avis contraire

Le Journal de la France:
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44.
ANNONCES: 15 centimes la ligne.
RECLAMES: 25 centimes.
On traite à forfait.

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanerberck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Boghin, libraire, rue Grande-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A TOURNAI, au bureau du journal l'Economiste; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 4 AOUT 1870

Avis à nos abonnés.

Le JOURNAL DE ROUBAIX publiera demain une carte des BORDS DU RHIN.

Dans quelques jours, il donnera la carte de tout le littoral de la MER DU NORD ET DE LA MER BALTIQUE.

Ces cartes étant très clairement établies, nos abonnés pourront y suivre facilement les opérations militaires.

Pour le cas où, après un premier effort sur le Rhin, la France serait obligée de porter les hostilités au cœur de l'Allemagne, une troisième carte, est en préparation et sera terminée avant que les événements n'en rendent la publication nécessaire.

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Paris, 3 août, 8 h. 20, soir.

Une dépêche du major-général annonce qu'à la suite de l'affaire d'hier, le général Frossard s'est emparé des hauteurs qui dominent Sarrebruck et des débouchés de la Sarre.

Les batteries ennemies, qui avaient pris position sur la gauche de Sarrebruck, ont été forcées de cesser leur feu.

Nos troupes campent sur les positions enlevées à l'ennemi.

On assure que le prince Frédéric Charles est arrivé à Trèves.

Paris, 4 août, 6 h. 40 m., matin.

L'organisation du bataillon de travailleurs, formé par la Compagnie de l'Est, pour réparer les voies ferrées, est complète. L'effectif se compose de 600 hommes, tous ouvriers d'élite, placés sous le commandement du colonel d'Aigremont, d'un ingénieur et de 40 officiers.

Paris, 4 août 6 h. 55 matin.

Rien de nouveau sur la guerre.

Le Journal officiel publie une dépêche de M. de Gramont répondant à la dernière circulaire du comte de Bismark.

Les nouveaux faits cités démontrent que M. de Bismark n'a pas cessé de conseiller à la France de s'emparer de la Belgique.

M. le Maire de Roubaix nous a communiqué hier soir la dépêche suivante:

Paris, 3 août 1870.

Le ministre de l'Intérieur à Monsieur le Maire de Roubaix. Je reçois du secrétaire de l'Empereur la dépêche suivante:

Metz, 3 août, midi.

Hier, lorsqu'on a occupé les hauteurs de Sarrebruck, une batterie de mitrailleuses a été mise en disposition, en présence de l'Empereur et du Prince impérial.

Le feu a commencé à 400 mètres. Notre premier tirailleur tombe; il a été tué raide; un médecin major arrive sur lui et le relève au milieu des balles, mais l'homme est bien mort, la majeure partie laisse retomber.

Nos traileurs avancent vivement; ceux de l'ennemi se replient. A onze heures dix, les nôtres couronnent les hauteurs au fond desquelles passe la Sarre; nos batteries s'ébranlent et descendent le ravin pour aller s'établir dans la plaine.

La 8e du 5e (capitaine Benoit), batterie de 4, monte sur les crêtes que viennent de couronner nos fantassins, et s'installe droit en face de l'ennemi; une batterie de 12 tourne à gauche, et s'établit en face du bois de Ludwigswald, où sont des batteries fixes de l'ennemi appuyées par des batteries volantes qui circulent à couvert. A droite, une batterie prussienne ouvre son feu dans les bois au delà d'Arnewald.

Un premier obus prussien s'abat à 200 mètres de nous, tout près des mulets du train qui va ramasser les blessés.

La canonnade commence, vigoureuse et nourrie; nos fantassins, précédés des chasseurs à cheval, se massent à gauche, sur le côté du bois où est la batterie fixe des Prussiens.

Les régiments arrivent derrière nous: ils sont splendides d'entrain et de sang-froid. Au moment où le 40e défile, de grands cris roulent d'un bout à l'autre des collines qui, de notre côté, dominent la Sarre à pic; les cris se prolongent et se répètent.

Il est midi un quart; le bois de Ludwigswald brûle.

Une batterie prussienne se démasque à gauche du bois. Ses projectiles arrivent trop court.

Le feu des Prussiens cesse à notre droite, du côté des bois qui couronnent Arnewald, mais nous entendons le canon dans la direction de Gross-Biederstraff et Sarreguemines. Les Prussiens tenteraient-ils de couper notre droite?

Non; les nôtres, massés à deux kilomètres du ravin qui les sépare du bois de la batterie fixe, commencent à avancer. Deux colonnes de fumée jaunâtres s'élevaient en avant de notre centre: c'est Sarrebruck et Saint-Jean qui brûlent. Nous entendons, à ce moment, rouler d'une façon sinistre la première décharge de nos mitrailleuses.

Il est midi trois quarts. Nos réserves se portent en avant à gauche, et nos batteries descendent derrière nous et se déploient. C'est le 2e de ligne, mais il ne donnera pas. Devant nous, le général Bataille nage dans le feu comme une vraie salamandre.

A midi 55, le feu prend à la maison prussienne, qui est à côté de la batterie fixe, en avant de Duttwiller et des forges de Burbach. Nous avançons.

Deux formidables détonations, accompagnées d'une panache de fumée, nous annoncent que les ponts de la Sarre viennent de sauter. Les nôtres sont à Sarrebruck: victoire!

Une heure.—Nos premiers blessés arrivent, le feu de l'ennemi cesse dans les batteries couvertes par les bois à droite. L'affaire est enlevée.

A une heure cinq minutes, les nôtres sont sur le champ de manœuvres prussien. Sept coups de nos mitrailleuses se succèdent; rien ne leur répond.

L'ennemi s'est replié. Il a été surpris, n'étant d'ailleurs pas en force (6 à 7,000 hommes au plus), mais à couvert dans les bois et derrière des batteries fixes. C'est un magnifique succès moral pour nous.

On n'a pas songé à occuper Sarrebruck qui est une ville ouverte de 10,000 âmes. L'ennemi a abandonné la ville et s'est retiré sur les hauteurs qui se trouvent au-delà.

Le feu commence à 400 mètres. Les balles prussiennes nous sifflent vigoureusement aux oreilles.

Notre premier tirailleur tombe: il a été tué raide; un médecin major arrive sur lui

Nos traileurs avancent vivement; ceux de l'ennemi se replient. A onze heures dix, les nôtres couronnent les hauteurs au fond desquelles passe la Sarre; nos batteries s'ébranlent et descendent le ravin pour aller s'établir dans la plaine.

La 8e du 5e (capitaine Benoit), batterie de 4, monte sur les crêtes que viennent de couronner nos fantassins, et s'installe droit en face de l'ennemi; une batterie de 12 tourne à gauche, et s'établit en face du bois de Ludwigswald, où sont des batteries fixes de l'ennemi appuyées par des batteries volantes qui circulent à couvert. A droite, une batterie prussienne ouvre son feu dans les bois au delà d'Arnewald.

Un premier obus prussien s'abat à 200 mètres de nous, tout près des mulets du train qui va ramasser les blessés.

La canonnade commence, vigoureuse et nourrie; nos fantassins, précédés des chasseurs à cheval, se massent à gauche, sur le côté du bois où est la batterie fixe des Prussiens.

Les régiments arrivent derrière nous: ils sont splendides d'entrain et de sang-froid. Au moment où le 40e défile, de grands cris roulent d'un bout à l'autre des collines qui, de notre côté, dominent la Sarre à pic; les cris se prolongent et se répètent.

Il est midi un quart; le bois de Ludwigswald brûle.

Une batterie prussienne se démasque à gauche du bois. Ses projectiles arrivent trop court.

Le feu des Prussiens cesse à notre droite, du côté des bois qui couronnent Arnewald, mais nous entendons le canon dans la direction de Gross-Biederstraff et Sarreguemines. Les Prussiens tenteraient-ils de couper notre droite?

Non; les nôtres, massés à deux kilomètres du ravin qui les sépare du bois de la batterie fixe, commencent à avancer. Deux colonnes de fumée jaunâtres s'élevaient en avant de notre centre: c'est Sarrebruck et Saint-Jean qui brûlent. Nous entendons, à ce moment, rouler d'une façon sinistre la première décharge de nos mitrailleuses.

Il est midi trois quarts. Nos réserves se portent en avant à gauche, et nos batteries descendent derrière nous et se déploient. C'est le 2e de ligne, mais il ne donnera pas. Devant nous, le général Bataille nage dans le feu comme une vraie salamandre.

A midi 55, le feu prend à la maison prussienne, qui est à côté de la batterie fixe, en avant de Duttwiller et des forges de Burbach. Nous avançons.

Deux formidables détonations, accompagnées d'une panache de fumée, nous annoncent que les ponts de la Sarre viennent de sauter. Les nôtres sont à Sarrebruck: victoire!

Une heure.—Nos premiers blessés arrivent, le feu de l'ennemi cesse dans les batteries couvertes par les bois à droite. L'affaire est enlevée.

A une heure cinq minutes, les nôtres sont sur le champ de manœuvres prussien. Sept coups de nos mitrailleuses se succèdent; rien ne leur répond.

L'ennemi s'est replié. Il a été surpris, n'étant d'ailleurs pas en force (6 à 7,000 hommes au plus), mais à couvert dans les bois et derrière des batteries fixes. C'est un magnifique succès moral pour nous.

On n'a pas songé à occuper Sarrebruck qui est une ville ouverte de 10,000 âmes. L'ennemi a abandonné la ville et s'est retiré sur les hauteurs qui se trouvent au-delà.

Le feu a commencé à 400 mètres. Notre premier tirailleur tombe; il a été tué raide; un médecin major arrive sur lui et le relève au milieu des balles, mais l'homme est bien mort, la majeure partie laisse retomber.

Nos traileurs avancent vivement; ceux de l'ennemi se replient. A onze heures dix, les nôtres couronnent les hauteurs au fond desquelles passe la Sarre; nos batteries s'ébranlent et descendent le ravin pour aller s'établir dans la plaine.

La 8e du 5e (capitaine Benoit), batterie de 4, monte sur les crêtes que viennent de couronner nos fantassins, et s'installe droit en face de l'ennemi; une batterie de 12 tourne à gauche, et s'établit en face du bois de Ludwigswald, où sont des batteries fixes de l'ennemi appuyées par des batteries volantes qui circulent à couvert. A droite, une batterie prussienne ouvre son feu dans les bois au delà d'Arnewald.

Un premier obus prussien s'abat à 200 mètres de nous, tout près des mulets du train qui va ramasser les blessés.

La canonnade commence, vigoureuse et nourrie; nos fantassins, précédés des chasseurs à cheval, se massent à gauche, sur le côté du bois où est la batterie fixe des Prussiens.

Les régiments arrivent derrière nous: ils sont splendides d'entrain et de sang-froid. Au moment où le 40e défile, de grands cris roulent d'un bout à l'autre des collines qui, de notre côté, dominent la Sarre à pic; les cris se prolongent et se répètent.

Il est midi un quart; le bois de Ludwigswald brûle.

Une batterie prussienne se démasque à gauche du bois. Ses projectiles arrivent trop court.

Le feu des Prussiens cesse à notre droite, du côté des bois qui couronnent Arnewald, mais nous entendons le canon dans la direction de Gross-Biederstraff et Sarreguemines. Les Prussiens tenteraient-ils de couper notre droite?

Non; les nôtres, massés à deux kilomètres du ravin qui les sépare du bois de la batterie fixe, commencent à avancer. Deux colonnes de fumée jaunâtres s'élevaient en avant de notre centre: c'est Sarrebruck et Saint-Jean qui brûlent. Nous entendons, à ce moment, rouler d'une façon sinistre la première décharge de nos mitrailleuses.

Il est midi trois quarts. Nos réserves se portent en avant à gauche, et nos batteries descendent derrière nous et se déploient. C'est le 2e de ligne, mais il ne donnera pas. Devant nous, le général Bataille nage dans le feu comme une vraie salamandre.

A midi 55, le feu prend à la maison prussienne, qui est à côté de la batterie fixe, en avant de Duttwiller et des forges de Burbach. Nous avançons.

Deux formidables détonations, accompagnées d'une panache de fumée, nous annoncent que les ponts de la Sarre viennent de sauter. Les nôtres sont à Sarrebruck: victoire!

Une heure.—Nos premiers blessés arrivent, le feu de l'ennemi cesse dans les batteries couvertes par les bois à droite. L'affaire est enlevée.

A une heure cinq minutes, les nôtres sont sur le champ de manœuvres prussien. Sept coups de nos mitrailleuses se succèdent; rien ne leur répond.

L'ennemi s'est replié. Il a été surpris, n'étant d'ailleurs pas en force (6 à 7,000 hommes au plus), mais à couvert dans les bois et derrière des batteries fixes. C'est un magnifique succès moral pour nous.

On n'a pas songé à occuper Sarrebruck qui est une ville ouverte de 10,000 âmes. L'ennemi a abandonné la ville et s'est retiré sur les hauteurs qui se trouvent au-delà.

Le feu a commencé à 400 mètres. Notre premier tirailleur tombe; il a été tué raide; un médecin major arrive sur lui et le relève au milieu des balles, mais l'homme est bien mort, la majeure partie laisse retomber.

Nos traileurs avancent vivement; ceux de l'ennemi se replient. A onze heures dix, les nôtres couronnent les hauteurs au fond desquelles passe la Sarre; nos batteries s'ébranlent et descendent le ravin pour aller s'établir dans la plaine.

La 8e du 5e (capitaine Benoit), batterie de 4, monte sur les crêtes que viennent de couronner nos fantassins, et s'installe droit en face de l'ennemi; une batterie de 12 tourne à gauche, et s'établit en face du bois de Ludwigswald, où sont des batteries fixes de l'ennemi appuyées par des batteries volantes qui circulent à couvert. A droite, une batterie prussienne ouvre son feu dans les bois au delà d'Arnewald.

Un premier obus prussien s'abat à 200 mètres de nous, tout près des mulets du train qui va ramasser les blessés.

La canonnade commence, vigoureuse et nourrie; nos fantassins, précédés des chasseurs à cheval, se massent à gauche, sur le côté du bois où est la batterie fixe des Prussiens.

Les régiments arrivent derrière nous: ils sont splendides d'entrain et de sang-froid. Au moment où le 40e défile, de grands cris roulent d'un bout à l'autre des collines qui, de notre côté, dominent la Sarre à pic; les cris se prolongent et se répètent.

Il est midi un quart; le bois de Ludwigswald brûle.

Une batterie prussienne se démasque à gauche du bois. Ses projectiles arrivent trop court.

Le feu des Prussiens cesse à notre droite, du côté des bois qui couronnent Arnewald, mais nous entendons le canon dans la direction de Gross-Biederstraff et Sarreguemines. Les Prussiens tenteraient-ils de couper notre droite?

Non; les nôtres, massés à deux kilomètres du ravin qui les sépare du bois de la batterie fixe, commencent à avancer. Deux colonnes de fumée jaunâtres s'élevaient en avant de notre centre: c'est Sarrebruck et Saint-Jean qui brûlent. Nous entendons, à ce moment, rouler d'une façon sinistre la première décharge de nos mitrailleuses.

Il est midi trois quarts. Nos réserves se portent en avant à gauche, et nos batteries descendent derrière nous et se déploient. C'est le 2e de ligne, mais il ne donnera pas. Devant nous, le général Bataille nage dans le feu comme une vraie salamandre.

A midi 55, le feu prend à la maison prussienne, qui est à côté de la batterie fixe, en avant de Duttwiller et des forges de Burbach. Nous avançons.

Deux formidables détonations, accompagnées d'une panache de fumée, nous annoncent que les ponts de la Sarre viennent de sauter. Les nôtres sont à Sarrebruck: victoire!

Une heure.—Nos premiers blessés arrivent, le feu de l'ennemi cesse dans les batteries couvertes par les bois à droite. L'affaire est enlevée.

A une heure cinq minutes, les nôtres sont sur le champ de manœuvres prussien. Sept coups de nos mitrailleuses se succèdent; rien ne leur répond.

L'ennemi s'est replié. Il a été surpris, n'étant d'ailleurs pas en force (6 à 7,000 hommes au plus), mais à couvert dans les bois et derrière des batteries fixes. C'est un magnifique succès moral pour nous.

On n'a pas songé à occuper Sarrebruck qui est une ville ouverte de 10,000 âmes. L'ennemi a abandonné la ville et s'est retiré sur les hauteurs qui se trouvent au-delà.

Le feu a commencé à 400 mètres. Notre premier tirailleur tombe; il a été tué raide; un médecin major arrive sur lui et le relève au milieu des balles, mais l'homme est bien mort, la majeure partie laisse retomber.

Nos traileurs avancent vivement; ceux de l'ennemi se replient. A onze heures dix, les nôtres couronnent les hauteurs au fond desquelles passe la Sarre; nos batteries s'ébranlent et descendent le ravin pour aller s'établir dans la plaine.

La 8e du 5e (capitaine Benoit), batterie de 4, monte sur les crêtes que viennent de couronner nos fantassins, et s'installe droit en face de l'ennemi; une batterie de 12 tourne à gauche, et s'établit en face du bois de Ludwigswald, où sont des batteries fixes de l'ennemi appuyées par des batteries volantes qui circulent à couvert. A droite, une batterie prussienne ouvre son feu dans les bois au delà d'Arnewald.

Un premier obus prussien s'abat à 200 mètres de nous, tout près des mulets du train qui va ramasser les blessés.

La canonnade commence, vigoureuse et nourrie; nos fantassins, précédés des chasseurs à cheval, se massent à gauche, sur le côté du bois où est la batterie fixe des Prussiens.

Les régiments arrivent derrière nous: ils sont splendides d'entrain et de sang-froid. Au moment où le 40e défile, de grands cris roulent d'un bout à l'autre des collines qui, de notre côté, dominent la Sarre à pic; les cris se prolongent et se répètent.

Il est midi un quart; le bois de Ludwigswald brûle.

Une batterie prussienne se démasque à gauche du bois. Ses projectiles arrivent trop court.

Le feu des Prussiens cesse à notre droite, du côté des bois qui couronnent Arnewald, mais nous entendons le canon dans la direction de Gross-Biederstraff et Sarreguemines. Les Prussiens tenteraient-ils de couper notre droite?

Non; les nôtres, massés à deux kilomètres du ravin qui les sépare du bois de la batterie fixe, commencent à avancer. Deux colonnes de fumée jaunâtres s'élevaient en avant de notre centre: c'est Sarrebruck et Saint-Jean qui brûlent. Nous entendons, à ce moment, rouler d'une façon sinistre la première décharge de nos mitrailleuses.

Il est midi trois quarts. Nos réserves se portent en avant à gauche, et nos batteries descendent derrière nous et se déploient. C'est le 2e de ligne, mais il ne donnera pas. Devant nous, le général Bataille nage dans le feu comme une vraie salamandre.

A midi 55, le feu prend à la maison prussienne, qui est à côté de la batterie fixe, en avant de Duttwiller et des forges de Burbach. Nous avançons.

Deux formidables détonations, accompagnées d'une panache de fumée, nous annoncent que les ponts de la Sarre viennent de sauter. Les nôtres sont à Sarrebruck: victoire!

Une heure.—Nos premiers blessés arrivent, le feu de l'ennemi cesse dans les batteries couvertes par les bois à droite. L'affaire est enlevée.

A une heure cinq minutes, les nôtres sont sur le champ de manœuvres prussien. Sept coups de nos mitrailleuses se succèdent; rien ne leur répond.

L'ennemi s'est replié. Il a été surpris, n'étant d'ailleurs pas en force (6 à 7,000 hommes au plus), mais à couvert dans les bois et derrière des batteries fixes. C'est un magnifique succès moral pour nous.

On n'a pas songé à occuper Sarrebruck qui est une ville ouverte de 10,000 âmes. L'ennemi a abandonné la ville et s'est retiré sur les hauteurs qui se trouvent au-delà.

Le feu a commencé à 400 mètres. Notre premier tirailleur tombe; il a été tué raide; un médecin major arrive sur lui et le relève au milieu des balles, mais l'homme est bien mort, la majeure partie laisse retomber.

Nos traileurs avancent vivement; ceux de l'ennemi se replient. A onze heures dix, les nôtres couronnent les hauteurs au fond desquelles passe la Sarre; nos batteries s'ébranlent et descendent le ravin pour aller s'établir dans la plaine.

La 8e du 5e (capitaine Benoit), batterie de 4, monte sur les crêtes que viennent de couronner nos fantassins, et s'installe droit en face de l'ennemi; une batterie de 12 tourne à gauche, et s'établit en face du bois de Ludwigswald, où sont des batteries fixes de l'ennemi appuyées par des batteries volantes qui circulent à couvert. A droite, une batterie prussienne ouvre son feu dans les bois au delà d'Arnewald.

Un premier obus prussien s'abat à 200 mètres de nous, tout près des mulets du train qui va ramasser les blessés.

La canonnade commence, vigoureuse et nourrie; nos fantassins, précédés des chasseurs à cheval, se massent à gauche, sur le côté du bois où est la batterie fixe des Prussiens.

Les régiments arrivent derrière nous: ils sont splendides d'entrain et de sang-froid. Au moment où le 40e défile, de grands cris roulent d'un bout à l'autre des collines qui, de notre côté, dominent la Sarre à pic; les cris se prolongent et se répètent.

Il est midi un quart; le bois de Ludwigswald brûle.

Une batterie prussienne se démasque à gauche du bois. Ses projectiles arrivent trop court.

Le feu des Prussiens cesse à notre droite, du côté des bois qui couronnent Arnewald, mais nous entendons le canon dans la direction de Gross-Biederstraff et Sarreguemines. Les Prussiens tenteraient-ils de couper notre droite?

Non; les nôtres, massés à deux kilomètres du ravin qui les sépare du bois de la batterie fixe, commencent à avancer. Deux colonnes de fumée jaunâtres s'élevaient en avant de notre centre: c'est Sarrebruck et Saint-Jean qui brûlent. Nous entendons, à ce moment, rouler d'une façon sinistre la première décharge de nos mitrailleuses.

Il est midi trois quarts. Nos réserves se portent en avant à gauche, et nos batteries descendent derrière nous et se déploient. C'est le 2e de ligne, mais il ne donnera pas. Devant nous, le général Bataille nage dans le feu comme une vraie salamandre.

A midi 55, le feu prend à la maison prussienne, qui est à côté de la batterie fixe, en avant de Duttwiller et des forges de Burbach. Nous avançons.

Deux formidables détonations, accompagnées d'une panache de fumée, nous annoncent que les ponts de la Sarre viennent de sauter. Les nôtres sont à Sarrebruck: victoire!

Une heure.—Nos premiers blessés arrivent, le feu de l'ennemi cesse dans les batteries couvertes par les bois à droite. L'affaire est enlevée.

A une heure cinq minutes, les nôtres sont sur le champ de manœuvres prussien. Sept coups de nos mitrailleuses se succèdent; rien ne leur répond.

L'ennemi s'est replié. Il a été surpris, n'étant d'ailleurs pas en force (6 à 7,000 hommes au plus), mais à couvert dans les bois et derrière des batteries fixes. C'est un magnifique succès moral pour nous.

On n'a pas songé à occuper Sarrebruck qui est une ville ouverte de 10,000 âmes. L'ennemi a abandonné la ville et s'est retiré sur les hauteurs qui se trouvent au-delà.

Le feu a commencé à 400 mètres. Notre premier tirailleur tombe; il a été tué raide; un médecin major arrive sur lui et le relève au milieu des balles, mais l'homme est bien mort, la majeure partie laisse retomber.

Nos traileurs avancent vivement; ceux de l'ennemi se replient. A onze heures dix, les nôtres couronnent les hauteurs au fond desquelles passe la Sarre; nos batteries s'ébranlent et descendent le ravin pour aller s'établir dans la plaine.

La 8e du 5e (capitaine Benoit), batterie de 4, monte sur les crêtes que viennent de couronner nos fantassins, et s'installe droit en face de l'ennemi; une batterie de 12 tourne à gauche, et s'établit en face du bois de Ludwigswald, où sont des batteries fixes de l'ennemi appuyées par des batteries volantes qui circulent à couvert. A droite, une batterie prussienne ouvre son feu dans les bois au delà d'Arnewald.

Un premier obus prussien s'abat à 200 mètres de nous, tout près des mulets du train qui va ramasser les blessés.

La canonnade commence, vigoureuse et nourrie; nos fantassins, précédés des chasseurs à cheval, se massent à gauche, sur le côté du bois où est la batterie fixe des Prussiens.

Les régiments arrivent derrière nous: ils sont splendides d'entrain et de sang-froid. Au moment où le 40e défile, de grands cris roulent d'un bout à l'autre des collines qui, de notre côté, dominent la Sarre à pic; les cris se prolongent et se répètent.

Il est midi un quart; le bois de Ludwigswald brûle.

Une batterie prussienne se démasque à gauche du bois. Ses projectiles arrivent trop court.

Le feu des Prussiens cesse à notre droite, du côté des bois qui couronnent Arnewald, mais nous entendons le canon dans la direction de Gross-Biederstraff et Sarreguemines. Les Prussiens tenteraient-ils de couper notre droite?

Non; les nôtres, massés à deux kilomètres du ravin qui les sépare du bois de la batterie fixe, commencent à avancer. Deux colonnes de fumée jaunâtres s'élevaient en avant de notre centre: c'est Sarrebruck et Saint-Jean qui brûlent. Nous entendons, à ce moment, rouler d'une façon sinistre la première décharge de nos mitrailleuses.

Il est midi trois quarts. Nos réserves se portent en avant à gauche, et nos batteries descendent derrière nous et se déploient. C'est le 2e de ligne, mais il ne donnera pas. Devant nous, le général Bataille nage dans le feu comme une vraie salamandre.

A midi 55, le feu prend à la maison prussienne, qui est à côté de la batterie fixe, en avant de Duttwiller et des forges de Burbach. Nous avançons.

Deux formidables détonations, accompagnées d'une panache de fumée, nous annoncent que les ponts de la Sarre viennent de sauter. Les nôtres sont à Sarrebruck: victoire!

Une heure.—Nos premiers blessés arrivent, le feu de l'ennemi cesse dans les batteries couvertes par les bois à droite. L'affaire est enlevée.

A une heure cinq minutes, les nôtres sont sur le champ de manœuvres prussien. Sept coups de nos mitrailleuses se succèdent; rien ne leur répond.

L'ennemi s'est replié. Il a été surpris, n'étant d'ailleurs pas en force (6 à 7,000 hommes au plus), mais à couvert dans les bois et derrière des batteries fixes. C'est un magnifique succès moral pour nous.

On n'a pas songé à occuper Sarrebruck qui est une ville ouverte de 10,000 âmes. L'ennemi a abandonné la ville et s'est retiré sur les hauteurs qui se trouvent au-delà.

Le feu a commencé à 400 mètres. Notre premier tirailleur tombe; il a été tué raide; un médecin major arrive sur lui et le relève au milieu des balles, mais l'homme est bien mort, la majeure partie laisse retomber.